

# MON SEXE, LÀ OÙ LE MONDE FINIT

François Cusset

---

Dans son *Queer critics: La littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs* (PUF, 2002), François Cusset nous ramenait d'Amérique une riche foison de gaies délectures. Cet ancien normalien, professeur d'histoire intellectuelle, auteur remarqué d'études sur la *French Theory*, n'a de cesse de nous rappeler que le sexe évolue entre fantasme et codification.

---

Le néoconservatisme civilisationnel, qui fait encore vibrer sous nos cieux quelques corps décalcifiés, est aussi un amour de soi, un auto-érotisme d'Ancien Régime, croisement d'Onan et de Conan, ou encore, au mieux, du Grand Masturbateur de Salvador Dalí et de l'occidentalisme désenchanté d'Oswald Spengler, comme lovés pour toujours sur la même causeuse rapiécée à l'aube des années 1930. Doux Occident, Europe lascive, monde riche qui l'est aussi de ses caresses, fier de ses organes autant que de ses accessoires, un monde décati aux souvenirs d'empire en même temps qu'un monde converti tardivement à l'impossible démocratisation sexuelle, dopé même aux hormones, à l'injonction coïtale sinon à la polysexualité de combat par les Sigmund Freud, Wilhelm Reich, Tony Duvert et même Monique Wittig qui jalonnèrent un siècle de sexualisation du monde et de mondialisation du sexe. Car pendant que « nous autres civilisations [apprenions] que nous [étions] mortelles » débutait un siècle de luttes contre la répression des sexes et contre l'empire d'un seul sexe, de luttes pour l'autonomie des corps et pour la survie des marges, de luttes à reconduire jusqu'à la fin des temps. Un siècle dont le dénouement parut même, un instant, exaucer les vœux. Qu'on en juge. Quatre décennies de contraception admise. Trois décennies d'avortement accessible. Un quart de siècle que l'homosexualité a été dépénalisée. Mais aussi plus de vingt ans que le sida, sous-estimé puis incorporé, hyperbolique puis (plus ou moins) maîtrisé, a refermé l'angélique parenthèse, en grande partie fantasmée, de l'insouciance sexuelle, contribuant bientôt, plus qu'aucune autre évolution (du droit, des mœurs ou des pouvoirs), à faire passer entre nos draps, entre nos doigts fébriles, toute la cohorte des médecins, des juristes, des moralistes, des psycho-charlatans et des industriels du médicament – contribuant, autrement dit, à faire de la sodomie non protégée et de l'anulingus sauvage des questions éthico-politiques, des pratiques dont nous nous trouvons expropriés peu à peu au profit de leurs experts et de leurs censeurs, lesquels sont pourtant peu

suspects de prouesses en la matière. On pourrait ajouter à cette litanie chronostalgique, pour ne pas tomber dans un modernisme à courte vue persuadé que l'histoire du monde serait passée soudain à la vitesse supérieure vers la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle: il y a deux bons siècles, aussi, qu'ont été refermés les libelles politiques sur la masturbation du roi, les couvents sadiens et autres enclaves d'autogestion sexuelle, et les ponts courageux jetés par Mirabeau ou Olympe de Gouges entre jouissance et insurrection – pour céder la place, à l'époque, à la restauration des stigmates et des chastetés, au rétablissement des haïres et des disciplines, ou à ce nabot impérial érectile sur son cheval dans lequel Hegel vit « l'âme du monde » mais où personne ne vit disparaître le corps du peuple. On inaugurerait alors, en somme, cette série régulière de retours de bâton, de châtiments très terrestres pour des relâchements très temporaires, cette série rythmée de rappels à l'ordre qui démontre encore, s'il en était besoin, qu'en fait de « libération » on ne fait toujours que passer d'un étau à l'autre, de donjon en rituel, d'un carcan de cuir à un carcan de chaînes, et retour.

Si bien qu'aujourd'hui, le désabusement précède l'orgasme ; la peur est plus ennemie qu'adjuvant de la volupté ; et même si *meetec.com*, le *poppers* ou les *glory holes* n'empêchent pas toujours l'événement du désir de s'imposer, de venir réchauffer les organes ou dilater le périnée, on n'en croit pas moins *toujours* avoir déjà vu à la télévision ou sur le Net ce qui fait irruption de plus neuf sur la scène de nos libidos. C'est même autour de ce désabusement incomplet, de ce déniement inachevé, que la sexualité continue de nous enrubanner collectivement, de nous relier les un-e-s aux autres, malgré nos anomies terminales et nos errances d'esclaves. Oui, il y a encore un rapport, non pas *sexuel* bien sûr, mais un rapport entre mes prothèses et les vôtres, entre mes accessoires et ceux de la foule, entre mon misérable petit tas de sécrétions et les leurs – le tout pouvant même s'additionner, s'aboutir, s'accumuler en monticules au sommet desquels, comme sur la décharge

d'ordures de Walter Benjamin, on regarde s'éloigner le passé sans discerner aucun avenir. Plus précisément, les plaisirs du corps, comme les appelait Michel Foucault pour ne pas plaquer ici le mot « sexe » et ses dogmes, rencontrent désormais la question du Commun, la vieille énigme de l'être-ensemble, en trois points plus ou moins simultanés, trois points nodaux : la misère sexuelle, la normalisation sexuelle et les tribalisations sexuelles – autrement dit, le désarroi des parties, l'obligation de s'en soucier, et les communautés affinitaires à l'abri desquelles on peut toujours essayer de s'en soucier ensemble. Onanisme, sexologie, thérapies de groupe : trinité sociosexuelle qui n'a peut-être rien de très neuf, mais qui est tout ce qui nous reste aujourd'hui pour brancher nos impuissances les unes sur les autres.

D'abord, donc, l'infinie tristesse de la bérézina des corps, de cette majorité silencieuse, discrètement masturbatoire, que forment tous les laissés pour compte de l'impitoyable compétition sexuelle, couples désertotisés par la captivité domestique ou électrons libres laissés au vide de leur miroir, tous animés, comme l'océan des classes moyennes, par une bonne volonté de dominés et par l'angoisse du déclassement. Outre qu'ils sont définis en négatif, comme l'est la *middle class* du sociologue paresseux : ils ne sont ni du prolétariat, en l'occurrence celui des travailleurs du sexe, ni de la « haute », représentée ici par les audacieux, les irrésistibles, les libertins de naissance et les « esprits libres ». Tout le marais putride des miséreux de la culbute, au fond duquel quelques poètes de circonstance – Reiser, Nicholson Baker, ou le dénommé Michel Houellebecq – sont allés nous observer, humains repus, en reptiles de l'inérection, en batraciens du sexe morose, qui ne sautent plus, de leur côté, que de nénuphar en rive boueuse. Mais dans la boue il y a du lien. Ce qui fait lien ici, entre toutes les monades anonymes du cosmosexe, c'est le partage de l'impartageable, la juxtaposition des exils. Ce qui fait lien, c'est la confrontation soudaine, au détour d'une errance, avec la même béance chez l'autre, en face, inaccessible : quand un

adultère renvoie en miroir au même échec du couple chez l'amant-e d'un jour, autre corps délaissé, ou quand le mâle marié découvre ses congénères honteux venus eux aussi jouer les débutants dans un sauna gay. Bien sûr, leur solitude et leur frustration à tous ne valent échec, et ne sont ressenties comme tel, qu'au regard de l'obligation partout martelée de la victoire orgasmique et de l'épanouissement sexuel. C'est la seconde intersection entre nos plaisirs improbables et le monde commun, celle qui nous rassemble sur le mode pathétique, prothétique, prescriptif, « interpassif » en quelque sorte, sur lequel sont réunis un soir des solitudes antipodiques par un même match de football à la télévision. Car l'obligation sexuelle, nouvelle norme postbourgeoise, ne cesse plus d'égrener ses raisons par les porte-voix assourdissants de tous les G.O. de la Planète Sexe, sexologues cathodiques ou féministes de magazine, médecins ou artistes, animateurs ou noctambules : jouir pour ne pas mourir idiot, jouir pour accéder à la joie de vivre, jouir pour rester en bonne santé, jouir pour sauver son couple, jouir pour être performant au travail, jouir pour vivre pleinement son époque. Il faut que le corps exulte, et puisqu'il n'y a (presque) plus de dispositif répressif auquel opposer cette injonction enjouée, c'est sur le fond de nos détresses sexuelles et de nos incompétences à jouir qu'elle se détachera, triomphale, impérative, dûment épaulée par les camisoles chimiques et les prothèses ludiques, par tous les claviers et tous les godemichés : jouissez, bon sang ! Car nous avons tous intériorisé ces normes-là, déjà vieilles de quelques décennies, nous les avons faites nôtres, installant dans nos sous-vêtements, au fond de nos placards et de nos messageries cette instance de l'autocontrôle absolu, que Foucault, encore lui, nommait en un autre contexte la *gouvernementalité*. À l'aube de la modernité, Je est un autre – peut-être. Au crépuscule du sexe bourgeois, Je est surtout un flic.

Et à celles et ceux que cette alternative désespérerait, qui refuseraient le choix entre misère sexuelle inavouable et soumission zélée au nouvel ordre sexuel, il reste ces tribus, plus ou moins dérogatoires à l'ordre dominant, qu'incitent à former les reconnaissances affinitaires ou les hostilités de circonstance : communauté de situation des homosexuels depuis les ravages du sida et d'une homophobie renouvelée, communauté virtuelle et codée des dragues en ligne et des cybergroupes d'intérêt sexuel, communauté fétichisée de tous ceux qu'une obsession passagère ou un fantasme longtemps tu (partouzes intergénérationnelles, zoophilie proactive, ou séances rituelles SM dans les beaux quartiers) ont convaincus qu'il était décidément préférable de « se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis », comme le disait Tocqueville de l'Amérique peu partouzante des années 1830. Communauté de pratiques, communauté par les ennemis communs, communauté postidentitaire certes, mais face à l'impartageable solitude des sexes, communauté qui demeure elle aussi *sans communauté*. Résumons. D'un côté, mes frères et sœurs humains aussi honteux que moi ; de l'autre, toutes les normes et les institutions de maximisation des libidos, installées là même où siègent mes organes ; et entre les deux, au hasard d'un interstice, le recours éventuel à la tribu avec sa promiscuité familialiste et ses réflexes œdipiens : trois zones où mon cremaster rejoint les rouages de la machine sociale, mais où l'air aussi se raréfie. Entre sexe et socius, il y a moins dorénavant qu'à l'époque où l'on disait vouloir jouir pour changer le monde, moins même qu'au temps où les missels faisaient saliver leurs ouailles, moins à coup sûr qu'à l'ère socratisante des érastes et des éromènes, mais assez quand même pour que la révolte, la résistance, l'insoumission concernent aussi nos entre-jambes – pour qu'elles les ouvrent, les arment, les soulèvent enfin.